

Les merises

Mélissa Grégoire

Numéro 1, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2236ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, M. (2003). Les merises. *Contre-jour*, (1), 109–114.

Les merises

Mélissa Grégoire

Au commencement, il y a l'étonnement; à la fin, il y a aussi l'étonnement, et pourtant, le chemin parcouru n'est pas vain.

Hermann Hesse

C'était un après-midi d'automne et ils se disputaient dans la maison. Le petit, dans son parc, avait arrêté de jouer et il regardait sa mère crier, en arrondissant la bouche, en plissant le front, comme s'il avait trouvé là de quoi réfléchir. Assise sur une chaise, au milieu de la cuisine, en face d'un verre d'eau que ma sœur m'avait servi par politesse, je regrettais d'être venue. Je n'étais pas très à l'aise et je jouais avec un fil de ma robe, en me disant que j'avais le don d'arriver chez les gens dans les moments de crise, que j'étais peut-être même le genre de personne qui fait surgir les conflits : « Tu fais jamais rien dans la maison! T'es même pas capable de faire boire le petit ! » Tandis que mon beau-frère lui rappelait qu'il travaillait sur un chantier de construction huit heures par jour, je pensais au couple que j'avais déjà reçu à dîner, un soir, et qui s'était séparé le lendemain. Je ne faisais pas exprès, mais j'engageais toujours la conversation avec des questions qui venaient au mauvais moment : « Est-ce que vous pensez avoir un autre enfant ? » Ou bien : « Est-ce que vous êtes heureux ? » Inévitablement, je finissais par assister à l'éclatement des êtres : « il ne fait jamais rien ! », « elle répète toujours la même chose ! », « il laisse tout traîner dans la maison ! », etc.

Cet après-midi-là, quand j'ai vu l'enfant s'immobiliser dans son parc, la tête tournée vers sa mère qui criait, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai amené dehors. J'ai pensé qu'il avait besoin de prendre l'air, et cela tombait bien, car moi aussi j'en avais besoin. Par la fenêtre de la cuisine, ma sœur m'a lancé le bonnet de l'enfant et un petit gilet de laine : « Mais qu'est-ce que t'as dans la tête ? T'es folle ? J'espère que t'auras jamais d'enfant, toi ! Il faut l'abrier, le petit ! »

J'ai couché l'enfant sur la table ronde du jardin, mais il était si agité que j'avais du mal à lui mettre son gilet et son bonnet. Je l'ai repris dans mes bras et j'ai fredonné une chanson pour le calmer. Nous avons fait le tour du jardin où j'avais grandi, ma sœur ayant emménagé dans la maison de nos parents. Devant la remise, il y avait les rosiers secs, presque cendrés en cette saison. Au bout du jardin, c'était le vieux baril rempli d'eau verte où flottaient les feuilles mortes du bouleau et autour duquel étaient perchés quelques moineaux qui y plongeaient leur bec. De l'autre côté de la vieille clôture, le champ de graminées, noir de corbeaux et de vaches, était très haut sous un ciel bas, de sorte qu'on ne voyait entre les deux qu'une petite bande bleu pâle, lumineuse. Derrière ce champ, au milieu d'une étendue de terre fraîchement labourée, le chêne veillait encore sur la plaine. Au loin, on voyait la chapelle sur la petite côte de Sainte-Marcelline, puis des bouts du chemin qui sillonnait les monts jusqu'au Lac-des-Français.

Nous passions sous les arcs que formaient les arbres du jardin et je ne pouvais m'empêcher d'observer l'enfant qui levait la tête, ouvrait grand les yeux, malgré les traits fulgurants de la lumière qui traversaient les feuillages. Les cris des parents retentissaient jusqu'à nous, mais l'enfant, dans mes bras, ne bougeait pas. Quelque chose retenait son attention du côté de la haie, qui faisait deux fois ma grandeur, et où se mêlaient des arbustes, des épines, des branchages. J'essayais de voir ce que c'était en dirigeant mon regard là où il dirigeait le sien. Je me suis penchée à sa hauteur, mais je ne voyais rien. De nouveau, j'ai observé l'enfant, puis j'ai relevé un peu la tête, en l'inclinant, comme lui, vers la droite, et c'est à ce moment que j'ai vu, dans l'ancre du feuillage, une grappe de baies rouges. J'ai soulevé la branche et, en voyant des merises apparaître sous ma main, brillant dans la pâleur du jour, l'enfant s'est mis à gigoter dans mes bras.

Je ne comprenais pas pourquoi, mais voir son petit visage heureux, ça m'a rendue triste, de sorte que j'ai lâché la branche d'un coup sec, sans songer un instant qu'elle irait, sous le bonnet, gifler la joue de l'enfant.

Il s'est mis à pleurer si fort que je me suis mordu la lèvre. Tout de suite, j'ai voulu réparer mon geste, en soulevant encore une fois la branche pour qu'il puisse toucher les merises du bout de ses doigts : « Regarde, Thomas, c'est un miracle, elles sont réapparues ! » Mais cela ne servait à rien. Le mal était fait : une rougeur s'était formée sur sa joue qui était chaude et mouillée, son petit corps tremblait contre le mien. « Qu'est-ce que tu lui as fait ? » m'a crié ma sœur, en courant vers nous, pieds nus dans l'herbe froide, sans manteau. J'ai marmonné quelque chose, en baissant les yeux, et elle m'a arraché l'enfant des bras.

*

Le soir, en roulant sur l'autoroute qui me ramenait lentement chez moi, j'essayais de comprendre ce qui s'était passé, ce qui m'avait rendue triste au point d'avoir voulu enlever à Thomas ce qui le rendait heureux.

Il y avait d'abord eu cette dispute, cette violence, à laquelle j'avais voulu le soustraire pour retarder le moment où il regarderait le visage défait de sa mère et ne le reconnaîtrait plus. Je me suis revue prendre l'enfant dans mes bras et l'amener dehors, pour le sauver de ce dont j'aurais aimé que l'on me sauve si j'avais été à sa place. Le geste était beau, héroïque, et j'aurais pu m'y complaire si les paroles de ma sœur ne m'étaient pas revenues à l'esprit : « J'espère que t'auras jamais d'enfant, toi ! »

Était-ce là la source de ma tristesse ? Cette remarque me faisait mal, bien sûr, car ma sœur venait de répondre, sans le savoir, à la question que je m'étais plusieurs fois posée ces derniers temps, mais ce n'était rien à côté de ce que j'avais fait à Thomas.

J'ai allumé la radio. C'était l'émission *Par quatre chemins*. Languissant lisait, d'une voix grave, des extraits d'un article portant sur les raisons qu'on a aujourd'hui d'être pessimiste. Il les énumérait toutes, les unes après les autres, puis il riait, en prenant la peine d'avertir son auditoire : « Je ris parce que c'est désespérant, parce qu'on n'a pas le choix de ne pas rire. » J'ai éteint la radio.

J'ai pensé que pour la première fois depuis longtemps, depuis que j'avais quitté mon village, j'avais fait le tour du jardin de mon ancienne maison

et que, pour distraire l'enfant, j'avais dû revoir les rosiers, le baril, la clôture, les graminées, le chêne, toutes ces choses baignées de lumière et de souvenirs que d'ordinaire j'évitais de regarder.

Alors le mauvais souvenir qui m'était venu à l'esprit, au beau milieu de l'après-midi, dans la cuisine, a aussitôt refait surface, comme un bout de bois que je n'aurais pas lancé assez loin dans la mer. Pendant un instant, j'ai revu le visage monstrueux de maman qui criait. Car elle pouvait crier jusqu'à ce que les yeux lui sortent de la tête et que de petits serpents bleus sillonnent la chair tendre de son cou. Dans ces moments-là, je ne reconnaissais ni sa voix ni son visage. Elle n'était plus cette femme que j'adorais, qui me prenait dans ses bras, mais une sorcière qui crachait des roches brisées, des gravats de briques froides, des galets de boue secs.

Quand maman se mettait dans cet état, c'était toujours chez mon grand-père que j'allais me réfugier. Il habitait à quelques maisons de chez nous. Pour m'y rendre, je traversais à la course les terrains des voisins qui n'étaient séparés par aucune clôture, aucune haie de cèdres. Je courais en zigzag dans l'herbe folle des fossés en tendant les bras comme s'ils étaient des ailes d'avion. Quand mon grand-père, qui était toujours assis à sa fenêtre, voyait arriver l'avion, il sortait sur la galerie, puis il me donnait quelque chose à faire. Nous réparions les cabanes à moineaux, nous nettoyions les vitres de la grange, nous mettions de l'essence dans le petit tracteur John Deere, nous allions nourrir les lapins ou couper des tiges de rhubarbe pour faire de la compote. Parfois, mon grand-père m'amenait à la pêche aux crapets-soleil, en bas de sa terre, dans l'étang. L'idée n'était pas tellement d'en pêcher, car c'était d'après lui de petits poissons qui n'avaient pas été choqués par la nature, mais de rester silencieux le plus longtemps possible.

Un jour, mon grand-père est mort. On l'a enfoui dans la terre, on a vendu le tracteur, la grange et la maison. Alors je ne pouvais plus éviter les cris de ma mère autrement qu'en me réfugiant dans le jardin. Je passais entre les arbres, près du baril, j'arrachais une rose au passage que j'écraserais plus tard dans ma main, j'allais m'asseoir sur une pierre, derrière la remise, face au champ. Je restais là, pendant des heures, à ne rien faire, à regarder les corbeaux au-dessus de la plaine. Parfois, je levais les yeux vers le ciel et j'éprouvais une grande joie : j'étais sûre que le ciel allait s'ouvrir pour moi et que j'irais bientôt pêcher avec mon grand-père, dans un étang beaucoup plus profond et plus clair que celui où nous allions pêcher d'habitude.

Cet étang n'apparaissait que très rarement, dans un coin précis du ciel, et cela ne durait jamais longtemps, mais assez pour que je sente, sans le voir, mon grand-père à côté de moi. Peu à peu, j'ai pris l'habitude d'aller chaque jour au jardin, même quand ce n'était pas nécessaire, même quand maman ne criait pas. De toute façon, j'étais de plus en plus indifférente à ses cris et à son amour. Cette femme qui criait n'était pas celle que j'aimais, celle qui me prenait dans ses bras. C'était une étrangère, même quand elle ne criait plus.

J'allais au jardin, mais il ne se passait rien, la plupart du temps, rien en moi, rien au dehors, et j'étais si désespérée, si déçue, que je lançais des roches aux vaches. Je rentrais à la maison, fâchée, parce que le ciel, les arbres, les graminées me rejetaient autant que mon grand-père l'avait fait en se laissant mourir.

J'ai fini par ne plus aller au jardin : valait mieux m'enfermer dans ma chambre et tirer les rideaux plutôt que de guetter l'âme d'un mort qui ne se souvenait plus de moi.

*

Tandis que je passais sur le pont Charles-de-Gaulle, au-dessus de la grande flaque d'eau noire qu'est la Rivière-des-Prairies, j'entendais cette chère et bonne mère, dans « La voix des étangs » de Gabrielle Roy, qui vient trouver sa fille au grenier et qui ne comprend pas pourquoi elle a renoncé aux « joies sauvages » : « Pourquoi t'enfermes-tu toujours ici ? Ce n'est pas de ton âge. Va jouer au tennis ou rejoindre tes amies. » À supposer que ma mère se serait miraculeusement transformée, pendant un instant, en cette bonne mère compréhensive et cultivée, je n'aurais pas pu justifier mon renoncement à la vie en lui annonçant d'une voix grave que j'écrivais, que je travaillais à imiter le chant des étangs et à prolonger mon étonnement devant la nature. Bien sûr, c'est ce que je voulais faire. J'essayais d'écrire, de faire arriver là, sur le papier, ce qui ne se produisait plus au-dehors, mais quelque chose bloquait le passage à l'écriture, comme une roche dans un ruisseau.

Enfin, je comprenais que depuis tout ce temps je n'avais travaillé qu'à une seule chose : m'éloigner de ma mère, me refroidir, me déraciner, me faire du mal, assez pour que ce jardin, cette plaine, ces monts, ne soient plus qu'un lieu comme un autre, un petit village québécois qui portait, comme tous les autres, le nom d'un saint et qui était enlaidi par le mauvais goût de ses habitants. J'avais travaillé si fort à cela que j'avais réussi : j'étais devenue une étrangère au village et, les rares fois où j'y retournais, je n'éprouvais rien à la vue de tout ce qui m'était familier. Qu'avais-je à faire maintenant de la petite côte de Sainte-Marcelline, de la plaine dans le soleil du soir, du Lac-des-Français, de la chapelle blanche aux portes rouge antique ? Tout cela n'avait plus la moindre importance pour moi, depuis une éternité déjà.

Ce qui expliquait peut-être le fait que l'enfant avait tout vu avant moi, avant même que je tende le doigt vers le bouleau, le baril, les rosiers, le jardin, la clôture, le chêne, les merises. C'est lui qui m'avait montré toutes ces choses que j'avais réduites à une carte postale, sans mémoire, sans profondeur.

Tandis que je traversais les eaux noires de la Rivière-des-Prairies, j'ai compris ce qui s'était passé, plus tôt dans l'après-midi. C'est quand j'avais vu le reflet des merises qui brillait dans les yeux de l'enfant et qui lui faisait oublier ce qui se passait dans la maison, entre ses parents, que j'avais ressenti toute cette tristesse... Tristesse d'avoir perdu cela, ces après-midi avec mon grand-père à travailler fort à des choses inutiles, à pêcher des poissons insignifiants. Tristesse d'avoir perdu ces longues heures, assise seule dans le jardin, à attendre que le ciel s'ouvre et me redonne l'étang où j'allais avec mon grand-père. Et, aussi incroyable que cela puisse paraître, tristesse de ne plus entendre les cris de ma mère qui me donnaient comme alliés un jardin, un étang, un grand-père, ces cris qui à la fois me chassaient du paradis et m'y replongeaient.